érudit
www.erudit.org

Compte rendu

« "Comment vivre avec les hommes quand on est un géant" »

Louise Filteau

Jeu : revue de théâtre, n° 54, 1990, p. 170-172.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

http://id.erudit.org/iderudit/26827ac

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. *Érudit* offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Document téléchargé le 16 novembre 2015 07:50

«comment vivre avec les hommes quand on est un géant»

Texte : Suzanne Lebeau. Mise en scène : Gervais Gaudreault; assistance à la mise en scène et conception des éclairages : Sylvie Galarneau; décor, costumes et accessoires : Pierre Farand; conception sonore : Diane Leboeuf, assistée de Gaston Leboeuf. Avec Benoît Dagenais, Jean-Guy Viau et les voix de Roch Aubert, Francine Beaudry, Lisette Dufour et Martin Hurtubise. Production du Théâtre le Carrousel, présentée à la Salle Fred-Barry du 23 novembre au 17 décembre 1989.

Sur l'affiche on ne voit que des pieds immenses. Dans le foyer du théâtre, un rat blanc tout propre dort dans sa cage. Dans la salle noire, un plan incliné noir sur un fond de scène noir baigne dans une lumière-nuit bleutée. *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant.* Ça ressemble à une affirmation «mode d'emploi». C'est en fait un soupir déchirant d'espoir déçu. On s'attend à un gentil conte pour enfants, on se retrouve dans un ailleurs-ici où un rat misanthrope tousse à mort alors qu'un géant philanthrope souffre de la terreur qu'il inspire. Le monde vu d'en haut, le monde vu d'en bas et nous au milieu, c'est l'expérience que nous fait vivre le Carrousel dans ce spectacle.

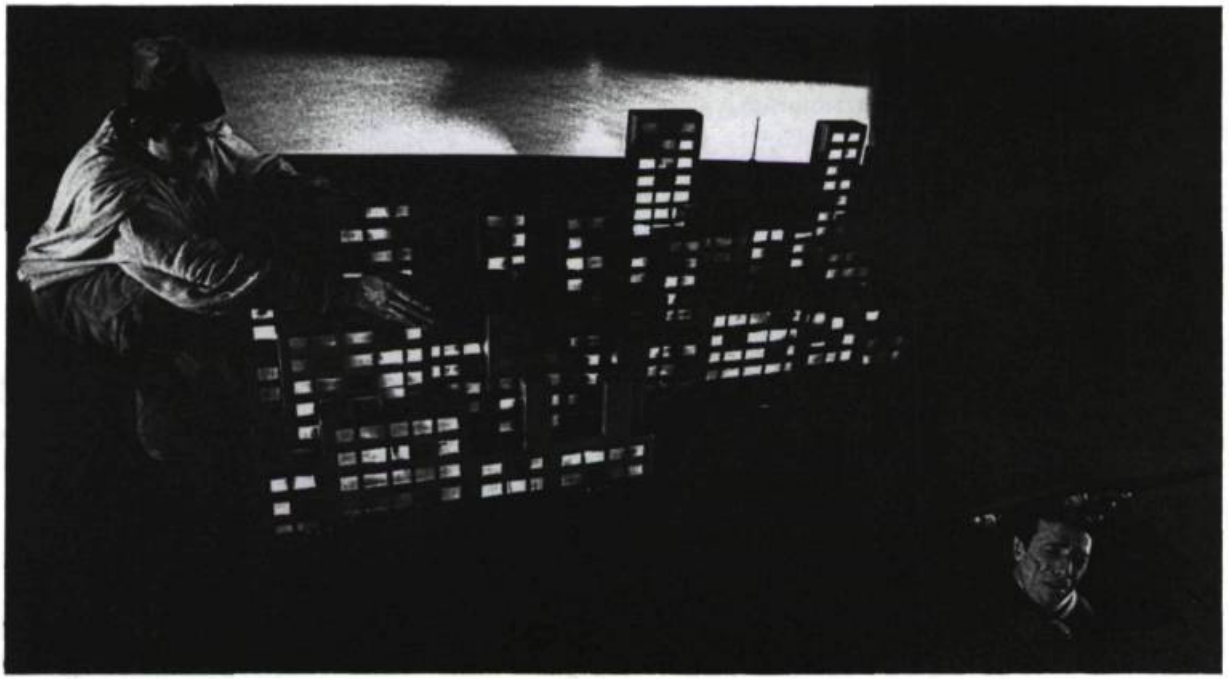
le monde vu d'en haut

C'est la nuit, dans une immensité noire et bleue qui se perd dans l'infini. Le géant Troller monte sur la terre et la fait basculer, trembler, craquer. Lui qui parcourt le monde la tête dans les nuages regarde avec tendresse les villes miniatures qu'il foule à ses pieds. Il voudrait aider les hommes, calmer la faim et la soif des enfants pauvres, bâtir des ponts, devenir un bienfaiteur, un ami. Mais partout où il passe, il écrase tout, provoque des cataclysmes, sème la terreur. Lui qui aime tant les petits hommes est traité de «monstre horrible» et accusé «d'avoir battu, volé, détruit, incendié». Il pleure, le géant Troller, il pleure et inonde tout. Dans sa solitude, seul le rat Alfredo accepte de lui parler.

le monde vu d'en bas

Alfredo vit sous terre. Il passe le plus clair de son temps dans la pénombre et l'humidité de son

Benoît Dagenais (le géant Troller) et Jean-Guy Viau (le rat Alfredo) dans *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant* de Suzanne Lebeau, production du Théâtre le Carrousel. Photo : André P. Therrien.



«La nuit [...] des trappes s'ouvrent sur la terre et laissent apparaître des petites maisons de poupées aux fenêtres allumées.» Photo : André P. Therrien.

trou. Il s'y est aménagé un monde à sa mesure grâce aux déchets des hommes dont il vide les poubelles. Un oreiller, un vieux walkman, des fils électriques, des ampoules disparates, une chandelle, une boîte de carton meublent son univers. Alfredo méprise les hommes dont il dépend. Une citation de Virgile orne ses murs et exprime sa pensée : «Je crains les hommes et tout ce qui vient d'eux.» Fiévreux, toussotant, il prend sa température et s'abreuve de sirop. «Quand on vit avec les hommes, on attrape leurs maladies.» Frissonnant sous sa couverture-sac de poubelle, il dénonce la pollution de la ville.

et nous, au milieu

Les hommes, on ne les voit pas. Aux yeux du géant, c'est une série de maisons de poupées illuminées de l'intérieur. Ça semble chaud, accueillant. Pour le rat, ce sont les rebuts qui lui permettent de vivre et la pollution qui le tue. Les hommes, si on ne les voit pas, on les entend. Ils se manifestent par leurs cris de terreur, le son du verre qui se brise, le fracas des accidents. Ils s'expriment aussi par le biais d'un journal et d'une radio bébête et criarde qui rapporte, interprète et déforme les ravages causés par le monstre sur le même ton qu'elle annonce les *Top 40*. Mais ce n'est pas l'histoire des hommes aux prises avec un géant et un rat à laquelle on assiste. C'est la perspective du géant et celle du rat qui importent. Les hommes, ils sont *cute* ou ils sont sales. Mais, chose certaine, ils ont peur.

ici et ailleurs

Trois mondes se superposent et s'opposent. Chacun a son espace, son temps, son ordre, son fonctionnement. Le géant Troller a parcouru la terre et peut-être même l'univers. Il a traversé des siècles. Son costume sort tout droit des livres d'images : bonnet, cape, besace et bourse pleine d'écus. Il parle une langue poétique à laquelle nous sommes si peu habitués qu'il nous faut tendre l'oreille. Alfredo, quant à lui, semble plus près de nous. Les objets dont il s'entoure nous sont familiers. Il porte une combinaison grise, compatible avec son état de rat. Son niveau de langue se situe aussi bas que son trou sombre, sous la ville. Sa courte vie tire à sa fin. Le personnage d'Alfredo relève du conte contemporain; celui de Troller des légendes intemporelles; nous appartenons à l'ordinaire, au quotidien. Le choc des trois espaces-temps dérange

l'ordre établi et ne peut s'avérer que néfaste.

drame et tragédie

Ça aurait pu commencer par «Il était une fois un géant avec un coeur gros comme une montagne». Mais ça ne finit pas par «Ils vécurent heureux». Car les ravages que Troller cause sont à l'égal de son amour pour les hommes et de son amitié pour Alfredo. Et dans son ingénuité, il ne se rend pas compte de tout le mal qu'il fait. Il faut qu'il lise dans les journaux qu'il est un monstre, il faut qu'Alfredo lui fasse comprendre que de lui apporter le soleil pour le guérir de sa grippe lui a brûlé la rétine des yeux et a aggravé sa maladie pour que le géant prenne conscience des conséquences de ses actes. C'est là qu'il devient tragique.

le plaisir et la tristesse

Bien que le spectateur éprouve de la tristesse face à l'inévitable incompréhension dont Troller est victime, malgré la sympathie que lui inspire cet être démesuré et éminemment solitaire, son plaisir du spectacle subsiste. C'est en effet un plaisir de se faire raconter une belle histoire, d'entendre dialoguer des êtres qui ne se seraient jamais rencontrés, de voir vivre l'invraisemblable, l'impensable. C'est aussi un plaisir d'entrer dans un autre monde grâce au décor, à l'éclairage, au son : le plaisir du rêve éveillé.

lumière et noirceur

Un dispositif scénique dépouillé et efficace, un emploi judicieux de la lumière et du son permettent de faire coexister un géant et un rat sur une même scène. La terre, immense plan incliné noir, se perd dans l'infini des murs et du plafond noirs. Derrière, une toile rectangulaire blanche sur laquelle se reflète une lumière qui évolue au rythme de la journée. De bleutée, elle rosit, jaunit, rougeoie, se teinte d'orange dans un horizon sans fin. La nuit, surprise, des trappes s'ouvrent sur la terre et laissent apparaître des petites maisons de poupées aux fenêtres allumées. Un mécanisme permet au géant «d'ouvrir» le sol, découvrant ainsi la demeure souterraine et sombre d'Alfredo. Il s'y éclaire au moyen d'une chandelle et de quelques ampoules disparates. Chaque couche du monde a ainsi son espace, ses dimensions, sa lumière. Le spectacle se termine sur un magnifique lever de soleil sur une terre dévastée alors que Troller reprend sa marche vers d'autres cieux et qu'Alfredo agonise au son d'un requiem. C'est à la fois triste et magique.

hors du temps

Prendre le monde à l'envers, affronter un monde connu d'une perspective inconnue, c'est le défi que s'est lancé le Carrousel avec *Comment vivre avec les hommes quand on est un géant.* Ce faisant, il a créé un spectacle intemporel et universel; un spectacle où l'on traite de la perception de soi et des autres, de l'incompréhension, des amitiés impossibles, de la difficulté de vivre, de la solitude; un spectacle beau à voir et à entendre que les enfants et leurs parents n'oublieront pas. On n'oublie pas les beaux textes ni les belles images.

louise filteau

«le dernier délire permis»

(vaguement d'après dom juan)

Texte et mise en scène de Jean-Frédéric Messier; musique : Trafic d'Influence (Bernard Poirier et Claude St-Jean); décor et accessoires: Élise Landry; costumes : Natalie Gingras; éclairages : Manon Choinière. Avec Sylvie Moreau (Domme), Marcel Pomerlo (Elvire), François Tardif (Sganarelle), Dominique Leduc (Mathurine), Michel Monty (Charlot) et Stéphane Demers (Pierrot). Production du Collectif Momentum, présentée au restaurant-théâtre la Licorne du 4 janvier au 3 février 1990.

ciel! quel beau délire d'elvire

Le Dernier Délire permis propose au spectateur — tenu en haleine les deux trop courtes heures que dure ce spectacle — une belle quête, simple et complexe à la fois, de l'amour absolu possible/impossible. La grande question quoi! Ou, plus justement, l'une des quelques questions essentielles de l'existence, de celles qui transgressent temps et espace. Transgression qui se reflète dans le propos et dans sa représentation. La référence au *Dom Juan ou le Festin de pierre* de Molière n'est peut-être là que pour rappeler au spectateur la pérennité du mythe, le caractère obligatoire du propos. Jean-Frédéric Messier caressait depuis déjà un moment le désir de se